

toire, ont réclamé Mathelon et demandé des pièces nouvelles. Mathelon, qui a répondu avec embarras, est sorti au milieu des sifflets. Le commissaire de police a réclamé le silence : « Nous ferons silence, a dit le parterre, mais que le rideau tombe ! », ce qui a eu lieu et le spectacle a fini à neuf heures moins le quart ».

La même scène se renouvelle à moins de trois mois d'intervalle, le 8 décembre 1827 (1), avec cette circonstance aggravante, cette fois, que Singier, le directeur, est mis personnellement en cause. L'affiche avait annoncé, ce soir-là, le *Diable à quatre*, une vieille pièce dont on était saturé et qu'on se plaignait de voir trop fréquemment reparaître au programme. Le public murmurait ; comme d'habitude, il sommait le régisseur de venir recevoir ses doléances. Singier était dans sa loge. Quelqu'un lui cria : « Nous sommes las de votre administration ». On l'entendit qui répondait une phrase indistinctement perçue dans le tapage ; mais une voix indignée s'éleva, qui affirma qu'il avait dit : « Et moi aussi, je suis las de vous ! ». Aussitôt le tumulte dégénéra en tempête. Le commissaire de police se leva et essaya de l'apaiser, mais il ne put y parvenir. Il fallut baisser le rideau et faire évacuer la salle. Le lendemain, le désordre recommença. Cette fois, le commissaire, revêtu de ses insignes, réussit à le dominer. Il annonça que M. Singier, en punition de son manque de respect à l'égard du public, avait été arrêté et incarcéré. On ne plaisantait pas en ce temps-là ; mais cet empressement peut-être excessif de l'autorité à se plier aux caprices du public n'était naturellement pas de nature à modérer ses exigences.

Les dialogues qui, dans des circonstances comme celles que je viens de rappeler, s'échangeaient de la scène à la salle, n'aboutissaient pas toujours, il est vrai, à des sanctions aussi dures : en général, à force de parlementer, on finissait par s'entendre à peu près, et le ton de ces conversations était plutôt comique que tragique. Un soir du mois d'août 1831 (2), deux mois, par conséquent, à peine, après l'ouverture de la salle actuelle, on donnait *Ma Tante Aurore* de Boïeldieu. C'était un ouvrage qui, en dépit de ses mérites, avait le tort d'être trop connu, et le public n'avait peut-être pas tout à fait tort d'estimer qu'à un théâtre nouveau il convenait d'adapter un nouveau répertoire. Un orateur improvisé le signifia d'une voix sonore et fortement accentuée au régisseur sommé de comparaître :

« Nous sommes indignés, proféra-t-il, de la déplorable composition de vos spectacles. On vous a dit que nous ne voulions plus de votre ancien répertoire... Pourquoi ne vous montez-vous pas *Zampa*, le *Philtre*, le *Dieu et la Bayadère* ?

« — Dimanche, vous aurez *Fra Diavolo*.

« — A la bonne heure ! ».

Et le régisseur, qui n'était plus Mathelon, continuait en plaidant les circonstances atténuantes, en invoquant, pour excuser la marche irrégulière des spectacles, l'indisposition du premier ténor, M. Siran :

---

1. *Journal du Commerce* du 12 décembre 1827.

(1). *Précurseur* des 24-25 août 1831.